

J'ai rêvé que j'enseignais à distance

Patrick Nicol

Numéro 82, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94693ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nicol, P. (2020). Compte rendu de [J'ai rêvé que j'enseignais à distance]. *L'Inconvénient*, (82), 87–89.

J'ai rêvé que j'enseignais à distance

TERRE DES CONS

Patrick Nicol

Mes rêves de téléphone ont connu une mise à jour. Adolescent, je rêvais d'un téléphone à cadran. Je devais appeler une fille au numéro interminable. Le huitième ou le dixième chiffre était un zéro. J'angoissais longtemps d'avance et, quand venait le temps de relâcher la roulette que j'avais tournée jusqu'au bout, elle se détachait de l'appareil, roulait sur le buffet, puis sur le plancher vers la cuisine. Je devais courir après, la réinstaller, recommencer. Maintenant, je rêve d'écrans sales, d'icônes confus brouillés par la pluie que je dois déchiffrer sans mes lunettes. La solitude est la même.

Jamais autant qu'aujourd'hui je n'ai eu une vie. Un travail, une maison, un couple. Un cercle d'amis, un chemin, un horizon. Un costume que j'endosse le matin sans le retirer le soir. Je rêve habillé. Cette vie que j'ai construite me définit à son tour. Et les films se jouent sans moi. Jamais autant que cette année je ne me suis demandé qui j'étais.

Mes rêves de labyrinthe aussi ont été actualisés. Je me perdais, enfant, dans des écoles, des bâtiments abandonnés, maintenant dans des villes. Montréal, un moment, dont je devais atteindre l'aéroport, puis carrément New York ou Paris, toujours à la recherche d'un quartier, d'un quadrilatère, à peine quelques bâtiments dont les caprices du terrain et les aléas du trafic toujours m'éloignent. J'ignore d'où me vient la connaissance de ces lieux inatteignables, j'en ai comme un souvenir, une image indistincte. Je ne les retrouve jamais.

Jacques dit que nous ne changeons pas. Le soi enfant est le même que le grand, l'adulte comme le vieillard. Toujours le même. Je ne sais pas. Cette question m'est soumise périodiquement et j'ignore qu'en penser. Peut-être est-il simplement impossible d'y répondre telle qu'elle est formulée ; peut-être aussi m'y suis-je toujours refusé.

Admettons que j'essayais. Il faudrait d'abord que je me connaisse, que je parvienne à me décrire, que j'arrive à dire de moi deux-trois choses claires, des qualités, des manières, une sorte de configuration de base dont je pourrais ensuite rechercher les traces, avant comme maintenant, dans mes jeux de jeune comme dans mes veilles de vieux. Moi qui cours sans atteindre, moi qui ai perdu le contact, voilà une constante. Mais je doute qu'elle m'appartienne en propre, me caractérise. Vous faites les mêmes rêves.

J'ai toujours eu l'impression d'être à côté, voilà autre chose. Comme un acteur en coulisse qui écouterait la pièce en train de se jouer, attendant son tour d'entrer. Sou-

dain il constate que ses répliques se disent, que son personnage se meut, avec ou sans lui, il n'est pas sûr. J'ai toujours eu l'impression de ne pas être moi. Pas tout à fait ou pas encore dans la vie qui m'est destinée. Vingt fois en rédigeant ce billet j'ai accordé mes verbes à la troisième personne. Je devais, j'étais, comme si moi était surtout lui. C'est probablement, encore là, un sentiment extrêmement commun.

Dans *The Sportswriter*, Bascombe parle des sportifs. À quel point ils sont présents, entiers, départis de toute pensée qui pourrait les distraire d'eux-mêmes. Encore, en dehors du terrain, extraits de l'intensité du jeu, quand ils vous parlent sans vraiment vous écouter, ils ne sont pas dédoublés. Campés dans leurs souliers, bien dans leur assiette, les yeux en face des trous, alignés avec eux-mêmes. Cette sensation, chez moi, est rare. Je l'ai connue quand j'étais enfermé dans un court de squash, et où donc encore ? Quand j'écris et n'entends en moi qu'une seule voix, solidité fugace que la relecture a vite fait de fracasser. Surtout : je ne suis jamais autant à ma place – ma place étant mon corps, ma tête – que lorsque je suis en classe. Non pas quand je professe – pendant les cours magistraux, je m'écoute parler, je m'entends évaluer mes paroles et le programme qui m'oblige à les prononcer –, mais quand nous discutons, les élèves et moi, ne serait-ce que de la pertinence d'une citation, quand nous échangeons à propos des gens de l'ancien temps qui toléraient ou ne toléraient pas des choses qu'ensemble nous peinons à imaginer, je suis dans ma vie, mon existence me remplit et je remplis à mon tour mes habits, qui pour un temps sont vraiment les miens.

Le corps professoral a son répertoire de rêves. Nous faisons tous les mêmes à quelques variantes près. Tout le monde connaît par exemple le rêve du cours à donner dans deux minutes, alors qu'on a perdu ses notes ou qu'elles sont effacées ou qu'on s'en va parler d'un sujet dont on ne sait rien. Il y a bien sûr le rêve du professeur nu, ou sans souliers, ou sans jupe par-dessus son collant. Moi, je rêve souvent que les élèves quittent la classe alors que je suis en train de parler ; plusieurs m'ont confié rêver qu'ils enseignent dans des classes faites en L. Imaginez : vous êtes au tableau, une partie de la classe est assise devant vous et l'autre, vous ne savez pas ce qu'elle fait, au-delà de l'angle formé par les murs, soustraite à votre regard. Il faut reprendre cette conversation périodiquement. Se rappeler que nos histoires, donc nos peurs, sont les mêmes. Bien sûr, cela ne nous informe en rien sur ce qui nous distingue vraiment, ce qui fait que je ne suis pas mon collègue, mais cet être constant que Jacques retrouve dans l'enfant et le vieillard et qui n'est pas le voisin.

Quand le confinement a été décrété, je suis tombé dans un trou. J'ignore quelle image est la bonne. Perdu en plein désert, lâché dans la jungle, tombé en bas de ma chaise. J'étais tout à coup privé de ma complétude périodique, de mon adéquation. Soufflé par la brise, fondu au soleil, dissous dans l'air. Il n'y avait plus Mikäel, Méghane, Sarah pour me ramener ; Marie-Ève avait disparu, avec Lucille et Maxime. Chacun parti soigner sa peur, son ennui ou son irritation, soigner sa grand-mère ou la vôtre, me privant du lest, de la densité qui m'évite de me disperser. Je devais composer avec moi seul et les voix que j'entends, aussi futiles, aussi incertaines qu'à l'habitude, mais libres cette fois de m'accaparer et de me troubler tout à fait. (Je traîne avec moi ces images récurrentes : un brouillard de voix, la folle du logis, une radio dans ma tête... cela non plus, sans doute, ne réussit pas à me singulariser.)

Partout j'entendait consignes, conseils, les propos délirants du *Devoir* et les opinions hallucinées des radios sur ce que je devais dire et penser, ce que je devait faire surtout, rien pour m'aider à me centrer, rien pour me ramener à terre et me donner une contenance. (*Contenance*. Voilà un mot que je redécouvre. Après *synchrone* et *présentiel*.) J'avait mille décisions à prendre et très peu d'information pour le faire. Décider par exemple ce qui valait encore la peine d'être enseigné, évalué ; fixer quelles attitudes étudiantes étaient condamnables et lesquelles je pouvait pardonner. Et aucun discours social cohérent pour me guider. Je n'étais pas loin de mes rêves de téléphone, ou de ces cauchemars où je crie derrière une vitre, où je pleure et où personne n'entend. Il y a ces autres rêves, ils me reviennent soudain, où je cours et où j'ai les jambes molles, si molles qu'elles ne tiennent plus. La chanson « Anthrax » parle de *molasses feet*. Ces rêves, nous les partagions encore, chacun pour soi.

S'il est un trait de mon caractère qui n'a pas changé, c'est que j'ai toujours cherché l'approbation. Sous des dehors arrogants parfois, l'air indépendant, j'ai toujours souhaité la caresse de mon chef, surtout s'il s'agissait d'un homme à la voix grave. Mais les hommes à la voix grave m'énervent, il y a ça aussi qui ne change pas. Je les méprise en même temps que je les désire. C'est mon dilemme, mon cul-de-sac de toujours.

Je devais refaire mon plan de cours sous le regard de la CAQ. Ce n'est pas rien. Et je devais attester des compétences de mes disparus à la face d'un monde sans visage.

Les sportifs ont eu l'avantage. Les sûrs d'elles, les consciences tranquilles, ont accouché de solutions, pris des dizaines de résolutions. Fait des choix, fixé des priorités. Il fallait décortiquer notre matériel, en isoler les parties, puis le livrer en parts digestes adaptées aux formats de diffusion et à la capacité d'attention de nos postadolescentes en situation d'isolement. Je les admire et les envie, je suis pour elles plein d'ironie et de jalousie, celles qui ont pondu des vidéos sur les poètes romantiques et des PowerPoint sur l'intro et la conclusion, ceux qui ont tenu des cours à distance sur les procédés langagiers... Je les traite de sportifs, mes collègues qui ont réussi, je pourrais les qualifier de professionnels, aussi.

Moi, j'ai choké. Je me suis retrouvé prostré devant mon écran, refusant de m'abandonner au jeu des plateformes, incapable de me filmer en train d'affirmer que Dany Laferrière est un écrivain et qu'avant une citation il n'est pas toujours nécessaire de mettre un deux-points. Me filmer en train d'affirmer. C'était au-dessus de mes forces. Et je n'ai pas trouvé en moi l'énergie pour changer la nécessité en invention.

La pandémie a fait ressortir nos travers. Certains professeurs demandaient de la rigueur, d'autres de la compassion. Certains étaient fiers de leurs prouesses techniques qui soudain compensaient leurs manquements humains, d'autres se réclamaient d'une culture du papier, intemporelle, irremplaçable, essentiellement pour camoufler leur incapacité de participer au temps présent. Mais peu importe ce que nous demandions, ce dont nous nous réclamions, nous le faisons seuls, chacun chez soi, seuls avec des manies et des phobies que la vie folle nous avait jusque-là permis de contenir. Quand on est seul avec ses voix, on est chanceux de n'en avoir qu'une. Et puis il était indécent de se plaindre. Tout le monde vivant des malheurs supérieurs au nôtre, dans des conditions pires que les nôtres. Il était vulgaire d'être si triste et tellement à l'abri.

La pandémie a fait ressortir aussi nos préjugés. Peu importe notre opinion des étudiants, des étudiantes, la crise est venue la confirmer. Ils étaient résilients ou paresseux, fragiles ou assidus, tout dépendant de qui les regardait. Ceux qui pensaient que l'État est un monstre contrôlant y ont trouvé confirmation. Ceux qui comme moi pensaient que le libéralisme économique tue y ont trouvé confirmation. Nous qui savons que les gouvernements libéraux successifs ont laissé un héritage de saccage et de désolation avons constaté à quel point les écoles et les hôpitaux constituent un héritage de saccage et de dépossession. Le monde ne semblait que répéter ce que nous savions déjà. En pire. En plus fort. Les gens comprenaient ce qu'ils comprennent depuis l'adolescence. Et les imbéciles n'entendent pas mieux aujourd'hui qu'hier.

Qu'ai-je donc appris de moi dans cette crise, ou plutôt : qu'ai-je reconnu de moi que je savais déjà ? Que je m'intéresse peu aux idées, dans le fond, en tout cas pas assez pour les isoler, les encapsuler. Sitôt sur la table elles me semblent mortes. Au moins risibles. (J'espère que vous appréciez la confiance que je vous témoigne par cet aveu.) Je n'enseigne que pour partager, je n'écoute que pour aimer. Je n'existe que dans la soupe, dans le magma, le court moment où nous parlons tous en même temps de la même chose. Seul, je n'existe que très peu. ■